

## Littérature : quand la réalité dépasse la fiction

*Télérama*, Nathalie Crom, 2 novembre 2016

**Auscultez le réel à la manière d'un enquêteur ou d'un sociologue... De plus en plus d'écrivains trouvent leur matière dans le fait divers ou l'expérience vécue. Choissant de ne plus recourir à l'imaginaire.**

Dans *D'après une histoire vraie*, paru l'an dernier, [Delphine de Vigan](#) met en scène une romancière prénommée Delphine, sorte de double d'elle-même, que l'immense succès critique et public rencontré par son dernier livre, un récit autobiographique, laisse en plein désarroi. Qu'écrire après cela ? Doit-elle persévérer dans le récit de soi, qui lui a valu un accueil si enthousiaste, ou bien revenir à la fiction, le genre où elle évoluait avant ? « *Rendre compte du réel, dire la vérité. Le reste n'a aucune importance* », l'admoneste L., sa nouvelle et très intrusive amie... Pur roman astucieusement travesti en récit vécu, *D'après une histoire vraie* met en forme, de façon métaphorique et captivante, une problématique éternelle : le lien entre la littérature et le réel. Une problématique aujourd'hui réactivée par la prolifération, dans le champ même de la littérature, d'ouvrages relevant de la non-fiction et qui semblent remettre en cause le règne du roman — cette « *machine inventée par l'homme pour l'appréhension du réel dans sa complexité* », que louait jadis [Aragon](#).

Se saisir du réel, le représenter et l'éclairer : on a longtemps prétendu que le roman français en était incapable. Ou ne le souhaitait pas. « *C'est un vieux procès fait à la littérature française depuis la fin du XXe siècle : elle serait désincarnée, centrée sur la langue au point d'avoir laissé tomber tout ce qui est référence au réel* », analyse Bruno Blanckeman, professeur de littérature française des XXe et XXIe siècles à l'université Sorbonne Nouvelle. Un procès abusif et aux arguments obsolètes car, en réalité, dès les années 1980, la critique de la narration et du réalisme portée par les avant-gardes intellectuelles des décennies précédentes (le nouveau roman, *Tel Quel*) avait commencé à sérieusement s'essouffler. Et la réalité à s'engouffrer de nouveau dans le roman français, via l'autofiction et l'intime, d'abord, puis à travers les grandes questions sociales et politiques qui ne rebutent plus le romancier français, bien au contraire. « *Depuis une trentaine d'années, on a assisté à des vagues successives de retour du réel*, poursuit Bruno Blanckeman. *L'œuvre de François Bon, qui est une plongée très concrète dans la réalité de l'ère postindustrielle en France, a fait date — un auteur pleinement contemporain comme Laurent Mauwignier en est directement issu. Les premiers romans de Jean Echenoz sont travaillés par une exigence de détails sociologiques, comme des incrustations de réalité qui décrivent l'humain en prise avec un monde d'objets et de technologies nouvelles. Je pense aussi à un auteur tel que Nicole Caligaris, qui, dès l'année 2000, a été l'une des toutes premières à s'emparer de la question des flux migratoires dans son roman Les Samothraces. A présent, on attend les premiers grands romans de l'ère de la terreur — de même qu'il y a eu les romans de la crise. C'est ce qui donne tout son prix à Soumission, le dernier livre de Michel Houellebecq* ».

### Une littérature non fictionnelle de plus en plus omniprésente

Emmenée par des auteurs tels que Michel Houellebecq, donc, mais aussi [Virginie Despentes](#) ou [Eric Reinhardt](#), la fiction française n'a certainement pas dit son dernier mot, mais la voici désormais ardemment concurrencée par une littérature non fictionnelle de plus en plus omniprésente. Parmi nos contemporains capitaux figurent, aux toutes premières places, deux auteurs qui ont commencé par écrire des romans, avant que de renoncer à l'imaginaire : [Annie Ernaux](#), venue au récit en 1983, avec *La Place*, pour triompher vingt-cinq ans plus tard avec *Les Années* (2008) et le récent *Mémoire de fille*, et [Emmanuel Carrère](#), qui se détourna de la fiction en écrivant *L'Adversaire*, paru en 2000, et a persévéré depuis dans les magistraux *Un roman russe* (2007), *D'autres vies que la mienne* (2009) ou *Le Royaume* (2014). En cette rentrée littéraire 2016, quel fut le livre frappant ? Sans nul doute [Laëtitia ou la fin des hommes](#),



Laëtitia Perrais avait disparu en janvier 2011, près de Pornic (cf. roman d'Ivan Jablonka)



Le sud du Sri Lanka après le tsunami de 2004 (cf. roman d'Emmanuel Carrère)

l'enquête bouleversante que l'historien Ivan Jablonka a consacrée à la courte vie et à la mort de Laëtitia Perrais, assassinée en 2011. Vers quelles formes nouvelles les éditeurs, notamment les plus jeunes, ont-ils le désir de se tourner ? « *Une littérature non romanesque, des formes qui permettent de mettre des idées et de la théorie dans le récit* », expliquaient en chœur ceux que nous avons rencontrés il y a quelques semaines, à la veille de la rentrée littéraire (1)

Parmi lesquels, [Adrien Bosc](#), aujourd'hui responsable des départements littérature et sciences humaines du Seuil, mais aussi fondateur, il y a cinq ans, des Éditions du sous-sol, entièrement vouées à faire connaître en France la *narrative non-fiction*. Ce genre littéraire, qui croise investigation journalistique et techniques romanesques, est particulièrement florissant dans le monde anglo-saxon — il n'est pas abusif d'y rattacher le travail de l'écrivaine biélorusse [Svetlana Alexievitch](#) (*Les Cercueils de zinc, La Fin de l'homme rouge...*), distinguée l'an dernier par le prix Nobel de littérature.

Cette multiplication d'indices n'amène certes pas à décréter la mort de la fiction, mais plutôt à s'interroger sur le développement et sur les atouts d'une non-fiction alimentée par trois sources vives : le récit de soi, les sciences humaines et sociales, le journalisme. « *Le propre du réel, c'est de se modifier. À partir du moment où un certain ordre de réalité a bougé, les écrivains éprouvent le besoin de redéfinir notre rapport avec lui* », analyse Bruno Blanckeman. La redéfinition qui s'opère aujourd'hui passe-t-elle par la capitulation de l'imaginaire et donc par l'abandon du roman ? C'est le diagnostic radical de l'essayiste et universitaire américain David Shields, dont le livre-manifeste [Besoin de réel](#) vient de paraître en version française. Il y écrit notamment : « *Aujourd'hui nous sommes débordés par une quantité calamiteuse d'informations. Le réel déborde le fictionnel, son pouvoir de fascination est sans comparaison avec un drame inventé.* »



Annie Ernaux, en 1957, l'année de ses 18 ans, cf. *Mémoire de fille*

**“On en est venu à confondre les notions de fiction, de narration et de littérature, qui ne sont pas du tout des synonymes”**

Il est permis d'être plus nuancé. « *L'intérêt contemporain pour le factuel redonne une légitimité et ses lettres de noblesse à la littérature non fictionnelle. Comme c'était le cas au XVIIe siècle : Pascal, les Oraisons de Bossuet, les Lettres de Mme de Sévigné, ce n'est pas de la fiction, mais on en goûtait le style. Au XIXe siècle, l'explosion du roman a écrasé le reste. Peu à peu, on en est venu à confondre les notions de fiction, de narration et de littérature, qui ne sont pas du tout des synonymes* », insiste Françoise Lavocat, professeure de littérature comparée et auteure de l'essai *Fait et fiction*. Refusant par ailleurs d'entériner l'hypothèse d'un manque d'appétit contemporain pour l'imagination : « *La production de fiction est énorme aujourd'hui, dans les séries télévisées, les blockbusters d'Hollywood, les jeux vidéo... qui rencontrent une audience planétaire.* » Face à cette consommation massive, l'essor de la non-fiction littéraire constitue, peut-être, « *une production plus élitiste qui tente de se démarquer par une forme de référence au réel inédite ?* ». Une forme nouvelle pour mieux saisir une époque en proie à une crise politique, sociale et morale inédite ? Une conjugaison des compétences et des talents des écrivains, des chercheurs, des journalistes, pour se colleter avec une réalité plus incertaine que jamais ? C'est peut-être le pari collectif fait par tous ces auteurs, chacun si singulier, et ensemble capables de redonner du sens aux mots et aux choses.

(1) Lire [Télérama n° 3475](#).

#### À Lire

##### *Fait et fiction*

de Françoise Lavocat, éd. du Seuil, 640 p., 33 €.

##### *Besoin de réel*

de David Shields, traduit de l'anglais (États-Unis) par Charles Recoursé, éd. Au Diable Vauvert, 320 p., 19,50 €.

##### *Les Fictions singulières*

de Bruno Blanckeman, éd. Prétexte, 174 p., 12,20 €.



### Entretien

Ivan Jablonka, prix Médicis 2016 : “De Laëtitia, j’ai voulu faire une héroïne des temps modernes”

Propos recueillis par Nathalie Crom, [Télérama](#), 2 novembre 2016

**“Laëtitia ou la fin des hommes” vient d’obtenir le prix Médicis 2016. Dans cet ouvrage consacré à la vie et au meurtre d’une jeune fille de 18 ans, l’écrivain interroge la société qui en a été témoin. Une enquête au carrefour des sciences humaines et de la littérature.**

Professeur d’histoire à l’université Paris-XIII, responsable au Seuil de la collection « La république des idées », animateur de la revue en ligne *La Vie des idées*, [Ivan Jablonka](#) est aussi écrivain, auteur de l’un des ouvrages les plus remarquables de cette rentrée, *Laëtitia ou la fin des hommes* (prix littéraire du Monde, prix Médicis). Dans le dernier numéro de la revue *Feuilleton*, il lance un manifeste pour une « littérature du réel ».



**“Laëtitia ou la fin des hommes” a été souvent qualifié de livre « inclassable ». Qu’en pensez-vous ?**

Depuis plusieurs années, je considère que mon travail relève à la fois des sciences humaines, de l’enquête et de la littérature. *Laëtitia...* peut être défini comme un livre d’histoire, de sociologie, mais aussi comme une oraison funèbre à la Bossuet, une biographie et, sans doute, en partie, une autobiographie. Il y a même une parenté avec le polar (un meurtre, une scène de crime). Est-ce un roman ? Si roman équivaut à fiction, alors non. Mais si le romanesque se définit par un rythme – on dit : « ça se lit comme un roman » –, par la capacité à créer des héros, alors oui, c’est un livre romanesque. D’une jeune femme qui n’a vécu que dix-huit ans, j’ai voulu faire une héroïne des temps modernes.

**“Il ne faut pas être prisonnier des genres ni des étiquettes.”**

**Aviez-vous en tête de grands modèles ?**

J’ai un grand respect pour [Svetlana Alexievitch](#), qui a reçu le prix Nobel de littérature en 2015. Ses détracteurs voient son travail comme du simple journalisme. Selon moi, elle est un écrivain qui met en œuvre des raisonnements historiques. Dans un genre différent, je citerais [Annie Ernaux](#). Outre le fait qu’elles construisent l’une et l’autre une œuvre admirable, elles ont en commun la volonté de comprendre le siècle, de déchiffrer le monde, notamment celui de leur enfance. Il est difficile de nommer ce qu’elles font, et je crois que c’est un signe de richesse et de liberté.

J’aime beaucoup aussi [Georges Perec](#). Comment définir Perec, qui fut sociologue de son époque dans *Les Choses*, historien de lui-même dans *W ou le souvenir d’enfance*, anthropologue du quotidien dans *L’Infra-ordinaire*, penseur du judaïsme dans *Ellis Island*, pur romancier dans *La Vie mode d’emploi*, sans oublier l’oulipien et le cruciverbiste ?

La littérature et le réel : cela nous fait remonter loin... L’essayiste allemand Erich Auerbach explique, dans *Mimésis*, la représentation de la réalité dans la littérature occidentale (1946), que la littérature du réel prend sa source dans l’Antiquité. Il s’appuie sur *Le Satyricon* (Ier siècle ap. J.-C.) et sur *Les Évangiles*, où le divin traverse la vie de gens ordinaires, artisans, pêcheurs, prostituées, etc.

Dans un autre genre, Rousseau écrit des essais, un roman épistolaire, un traité de pédagogie, il compose un petit opéra, c’est un penseur du politique, il invente l’autobiographie. Au-delà de l’admiration que j’ai pour Rousseau, son œuvre invite à réfléchir à la manière dont, aujourd’hui, on compartimente les choses. Imaginez un des plus éminents spécialistes de philosophie politique entreprenant d’écrire un roman d’amour : que dirait-on de lui ? Cela me conforte dans l’idée qu’il ne faut pas être prisonnier des genres ni des étiquettes.

**Quand vous entreprenez *Laëtitia...*, quelles règles vous fixez-vous ?**

Même si je désire m’inscrire dans le littéraire, je ne me trompe pas de priorité : je fais des sciences humaines et j’en respecte les méthodologies. L’histoire, l’anthropologie, la sociologie, la géographie, les sciences politiques sont toutes présentes dans *Laëtitia...*, car je crois en l’unité des sciences humaines. Mais autant qu’un historien, avant même peut-être, je suis un enquêteur. En cela, je me sens un lien de parenté avec les journalistes, les juges d’instruction ou les personnes qui font des enquêtes sociales. Le travail d’enquête que je mène consiste à poser des questions au monde pour dire des choses vraies à son sujet.

Dans le cas de *Laëtitia...*, cette question est : comment une jeune fille de 18 ans a-t-elle été détruite, en temps de paix, dans une société riche et démocratique ? Pour répondre, il faut organiser une collecte de sources, afin de développer une démonstration. Pour *Laëtitia...*, mes sources ont été des rencontres avec les proches de la jeune fille et les acteurs de l’enquête criminelle. J’ai également dépouillé des archives, par exemple son dossier à l’Aide sociale à l’enfance, mais aussi son compte Facebook. J’ai assisté au procès de son meurtrier, ce qui est une autre forme d’archives, orale et in situ.

**“Dans mes livres, le passé ne parle pas tout seul, cela induit une écriture particulière.”**

### **Vous savez, depuis le début, que vous serez présent dans le livre ?**

Je mène une enquête, dont l'écriture découle. Mon « je » appartient à la méthode. Je ne fais pas de confidences ; je suis présent dans mes livres en tant qu'enquêteur, homme, citoyen, petit-fils, père de famille, professeur d'université. Il arrive que les historiens rejouent le passé dans un livre, lorsqu'ils écrivent par exemple : « *Staline entra dans une colère terrible* » ou « *Robespierre était piqué au vif* ». Personnellement, je refuse de jouer à cette fiction. Dans mes livres, le passé ne parle pas tout seul ; c'est un individu qui parle, qui réfléchit, qui enquête, grâce à un certain nombre de traces qui sont devenues ses sources. Et cela induit une écriture particulière.

### **Il y a dix ans, vous avez publié parallèlement un premier roman et un essai. L'histoire et la littérature vous occupent-elles depuis toujours de façon égale ?**

Quand j'ai publié ce roman, en 2005, je préparais en même temps ma thèse de doctorat à la Sorbonne. Je faisais le grand écart, non sans un certain malaise : d'un côté, j'étais un thésard studieux, de l'autre, un romancier qui invente et publie sous pseudonyme – je pensais qu'un historien ne pouvait pas publier de roman, qu'on ne me le pardonnerait pas. Ensuite, j'ai arrêté l'écriture romanesque et choisi de continuer à être historien. Mais je ne me sentais toujours pas très bien.

J'ai commencé à aller mieux lorsque j'ai entrepris *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus* (2012), sur mon histoire familiale. Je l'ai commencé comme un pur ouvrage historique, sans nulle autre intention, mais j'ai compris peu à peu que je faisais autre chose. Je voulais que, dans ses pages, on sente ma passion, notre tristesse familiale et collective. L'ouvrage est ainsi devenu autre chose qu'un travail d'historien – d'habitude un historien ne dit pas « je », il éteint son moi.

Le miracle est que j'ai pu le présenter pour l'habilitation à diriger des recherches [le diplôme qui permet de devenir professeur d'université, ndlr]. Que l'institution universitaire ait permis ça, c'est le signe que les temps changent. Que *Laëtitia...* ait été considéré par la critique, les libraires et le public comme faisant partie de la rentrée littéraire, c'est aussi le signe que les temps changent.

**“Nos temps sont opaques, difficiles à comprendre.”**

### **Un changement qui va vers quoi, vers où ?**

Il me semble que les chercheurs sont nombreux à en avoir assez qu'il y ait des sujets autorisés et d'autres illégitimes – exemple : écrire sur ses grands-parents. Assez de se soumettre à la règle qui consiste à ne pas dire « je ». Assez de produire des non-textes, c'est-à-dire des textes qui s'emploient en permanence à abjurer leur dimension littéraire. Parallèlement, du côté du public, il y a un sentiment d'illisibilité de notre société, coincée entre le populisme, le terrorisme, le chômage de masse, la misère... Nos temps sont opaques, difficiles à comprendre.

### **En quoi la « littérature du réel » à laquelle vous appelez peut aider à cette compréhension ?**

Mon intime conviction est que la littérature fait du bien aux sciences humaines comme les sciences humaines font du bien à la littérature. Je ne dis pas : faisons n'importe quoi, abolissons toutes les règles, gommons toutes les frontières. Non, je dis que les sciences humaines n'ont rien appris de l'extraordinaire modernité du roman du XXe siècle (Proust, Joyce, Céline...) et que ce n'est pas normal, que les questions de rythme, de narration, d'atmosphère, de point de vue dont s'occupent les romanciers sont des voies à explorer pour elles.

Inversement, la littérature veut dire du vrai sur le monde et je ne vois pas pourquoi elle se priverait d'importer la force d'élucidation que contiennent les sciences humaines. Surtout dans des temps tels que les nôtres, qui ont particulièrement besoin de lisibilité. Que la littérature aille à la rencontre des sciences humaines, cela ouvre des voies pour le XXIe siècle. Pour la littérature, pour les sciences humaines, pour le journalisme. Et pour que notre société aille mieux, que nous soyons tous mieux dans nos vies. Au-delà de l'extrême dureté des faits, écrire *Laëtitia* m'a fait du bien, et je crois que cela fait aussi du bien collectivement de savoir ce qui est vraiment arrivé à cette jeune fille.

Nous vivons une époque horrible, du point de vue social et politique, et c'est précisément parce qu'elle est horrible qu'elle est exaltante du point de vue des expérimentations. Il y a quelque chose à comprendre collectivement. Des écrivains, des chercheurs, des journalistes, des artistes se posent des questions, dialoguent, et il en résulte une sorte de bouillonnement. Il est bon de se rencontrer, d'inventer des hybrides, de nouvelles formes, précisément parce que nous ressentons ce sentiment de désespoir.

Par ailleurs, les mots aujourd'hui ne veulent plus rien dire. Dans notre société, ceux qui prennent la parole, ce sont des publicitaires et des chargés de communication, qui pratiquent une forme de propagande commerciale, des polémistes haineux, des hommes politiques qui s'expriment par ce qu'on appelle des « éléments de langage », autre nom de la langue de bois. C'est un langage mort à lui-même, et nous n'avons même plus les mots pour dire ce qui nous arrive. Dans une telle situation, on a éperdument besoin de littérature. Pas pour s'évader dans la fiction, pas pour se consoler à l'aide de grands sentiments, mais pour comprendre. Pour se réapproprier le langage. Pour faire en sorte que les mots aient à nouveau du sens.

### **A lire**

**Pour la littérature du réel**, revue *Feuilleton n° 18*, éd. du Sous-sol, 192 p., 15 €.